

Il a vingt-cinq ans Trotsky était assassiné

Il y a un quart de siècle, le 20 août 1940, Léon Trotsky était assassiné par un agent de Staline. Cet assassinat d'un des plus grands révolutionnaires de l'histoire, à la fois par sa pensée et par son action, survenait à un des points culminants sinon au sommet de la montée réactionnaire qui s'étendit entre les deux guerres mondiales sur les Etats capitalistes et sur l'Etat ouvrier isolé de l'époque qu'était l'URSS. Hitler avait occupé le continent européen et allait se jeter contre l'Union soviétique. Staline avait exterminé les vieux bolcheviks, étranglé l'Internationale communiste et bureaucratise les partis communistes. Dans le fracas des événements de l'époque, ce crime fut présenté presque comme un fait divers.

Au cours de la deuxième guerre mondiale, la révolution reprit sa marche en avant. Elle a connu une extension incomparable, bien que sous des formes absolument imprévues et inattendues de la part de tous les marxistes, et la façon dont Trotsky est mentionné aujourd'hui reflète dans une certaine mesure ces circonstances.

Vingt-cinq ans nous séparent de l'assassinat de Trotsky. L'anniversaire a été assez largement mentionné dans le monde. Pas de la part des dirigeants des partis communistes qui, continuant à servir des intérêts bureaucratiques, défendant de vulgaires aspirations démocratiques petites bourgeoises, préconisant les voies pacifiques et parlementaires au socialisme, craignent plus que jamais la mémoire de celui qui fut, aux côtés de Lénine, le dirigeant d'Octobre et, contre Staline, le défenseur du marxisme révolutionnaire.

Mais si les journaux, les radios et les télévisions qui ont relevé ce 25^e anniversaire de l'assassinat de Trotsky ont marqué le renouveau d'intérêt manifesté depuis quelques années pour la connaissance de sa vie et de ses œuvres, la plupart n'y ont vu qu'un intérêt historique et n'ont guère compris le sens profond de ce renouveau, ceci étant lié à l'idée chez eux que Trotsky n'a guère eu raison dans sa lutte contre le stalinisme.

Le renouveau de Trotsky n'est pas seulement une revanche de la vérité historique se dégageant des tonnes et des tonnes de calomnies annoncées par Staline et ses agents, et acceptées comme paroles d'Évangile par tant de gens qui croient appartenir à l'avant-garde. Le renouveau de Trotsky, tient au fait que sa pensée est plus que jamais adéquate à notre époque. Une anthologie de son œuvre vient de paraître aux États-Unis sous le titre combien vrai de « l'âge de la révolution permanente ».

Les problèmes qui se posent aujourd'hui dans l'Union soviétique et dans de nombreux Etats ouvriers sont, dans des conditions certes différentes, ceux même que Trotsky avait traités dans sa lutte contre le stalinisme à partir de 1923, et les réponses qu'il donnait à l'époque indiquent la ligne générale sur laquelle il faut encore se situer pour les résoudre, en opposition à ce néo-boukharinisme au moyen duquel les bureaucrates d'aujourd'hui cherchent à adapter ces sociétés de transition pour préserver leurs intérêts et privilèges.

Pour les pays coloniaux, combien de révolutionnaires de ce monde, tout en n'ayant qu'une idée plus ou moins précise de la théorie de la révolution permanente de Trotsky, en partagent la conclusion politique essentielle, à savoir que, pour libérer leurs pays et en développer les forces productives, ils doivent réaliser une révolution socialiste et non une révolution bourgeoise. Les exemples de l'URSS, de la Chine, de Cuba, dans un sens, celui de l'Inde et d'autres pays en sens opposé, ont apporté les justifications les plus éclatantes de ce que Trotsky avait développé dans les premières années du siècle.

S'il est vrai que, dans le monde capitaliste, les idées du marxisme révolutionnaire ont subi un recul par rapport à la période qui suivit la première guerre mondiale, c'est une conséquence du retard de la révolution européenne, non la preuve de la faillite de la pensée de Trotsky, continuateur de la pensée de Marx, d'Engels, de Lénine, de Rosa Luxembourg.

D'ailleurs, en dépit de ce retard et du rôle au plus haut point néfaste des directions ouvrières traditionnelles, de l'énorme confusion engendrée par le stalinisme et le post-stalinisme, les jeunes générations dans les pays capitalistes commencent à comprendre qu'on leur a servi un marxisme frelaté et à redécouvrir le marxisme révolutionnaire tel que Trotsky le défendit.

Il suffit de remonter seulement à la mort de Staline, il y a douze ans, de se rappeler ce qui pesait alors comme une lourde dalle de plomb sur le mouvement des masses, sur les partis communistes, pour apprécier le chemin parcouru. Mais, de rudes épreuves restent à franchir pour que le mouvement ouvrier soit complètement débarrassé de tout ce que le réformisme social-démocrate et le stalinisme avaient déposé dans son sein. Si les progrès dans le domaine des idées sont déjà appréciables ceux dans le domaine de l'organisation sont encore bien petits.

Qu'on le veuille ou non, il est impossible de séparer Léon Trotsky de la IV^e Internationale et, pis encore, de l'y opposer. Y procéder est une opération du même type que celle faite à longueur d'années par les philistins qui citent le propos de Marx : « Je ne suis pas marxiste ». Trotsky avait profondément compris que Lénine avait eu raison de 1903 à 1917 contre lui dans la question du parti. Et cela signifiait pour lui qu'il devait donner à la question du parti révolutionnaire, qui ne pouvait être à notre époque qu'un parti mondial, la primauté sur tous les autres problèmes politiques. Pour lui comme pour Lénine, la politique était de l'économie concentrée et le parti était l'expression concentrée de toute la politique. Sa lutte pour la IV^e Internationale était — il l'a écrit dans un texte nullement destiné à la publication où il jetait des réflexions personnelles — la tâche essentielle de sa vie et pour laquelle il se jugeait à l'époque où il la poursuivait irremplaçable.

Il n'est pas dans notre intention de répondre longuement ici à ceux qui considèrent que la création de la IV^e Internationale fut une erreur de Trotsky, à ceux qui nient même l'existence de la IV^e Internationale laquelle ne serait que le « fantôme » de Trotsky.

Des dirigeants soviétiques et les dirigeants chinois, au cours de leurs polémiques de l'an dernier, se sont accusés réciproquement de faire le jeu du trotskysme, et pas du trotskysme, en général, mais de la IV^e Internationale. Or, ces bureaucrates sont des hommes politiques assez peu portés aux spéculations théoriques, encore moins enclins à exorciser des fantômes, mais très sensibles aux dangers qui peuvent menacer dans les Etats ouvriers et dans les organisations qu'ils dirigent les intérêts des couches dont ils sont les représentants politiques. Ce n'est pas l'impérialisme qu'ils craignent dans les Etats ouvriers, ce n'est pas non plus la social-démocratie qu'ils craignent dans ces Etats et dans le mouvement ouvrier. Le danger pour ces dirigeants de forces gigantesques, et qui ne souffrent pas d'hallucinations, c'est cette IV^e Internationale.

La crise du mouvement communiste actuel, qui prend actuellement la forme principale d'une lutte entre des directions bureaucratiques, est fondamentalement l'expression de la crise de la direction internationale du prolétariat. De ce fait, elle pose comme problème culminant pour résoudre toutes les contradictions et toutes les divergences celui de la formation d'une nouvelle direction internationale du prolétariat, c'est-à-dire de la IV^e Internationale comme direction de mouvements de masse. Les rythmes n'ont pas été ceux que Trotsky imaginait, les obstacles restent encore considérables, les voies de développement ne sont pas encore nettement tracées, mais, vingt-cinq ans après l'assassinat de Trotsky, la marche des événements ne peut laisser aucun doute pour l'avenir et ne peut que renforcer la conviction profonde que Trotsky, frappé à mort, exprimait dans ses dernières paroles : « Je suis sûr de la victoire de la Quatrième Internationale. »

COMMENT

En ce 25^e anniversaire du plus grand des crimes staliniens, nous reproduisons des extraits du récit qu'en a donné Natalia Trotsky dans un article Comment c'est arrivé, écrit en novembre 1940.

MARDI 20 août 1940, 7 heures du matin. « Tu sais, je me sens bien aujourd'hui, en tout cas, ce matin ; il y a longtemps que je ne me suis senti aussi bien. La nuit dernière j'ai pris une double dose de soporifique. J'ai remarqué que ça me fait du bien. » — C'est vrai. Je me rappelle que nous l'avions déjà remarqué en Norvège où il t'arrivait beaucoup plus souvent de te sentir abattu de fatigue... Mais ce n'est pas la drogue elle-même qui te fait du bien, c'est un profond sommeil, un repos complet.

— Bien sûr, c'est évident. Lorsqu'il ouvrait le matin ou fermait



Une des dernières photos de L. Trotsky et Natalia, au Mexique.

le soir les énormes volets d'acier construits dans notre chambre par nos amis après l'attentat du 24 mai contre notre maison, L.D. faisait parfois la réflexion suivante : « Maintenant aucun squelettre ne peut nous atteindre ». Et au revoir il me disait bonjour ainsi : « Tu vois, après tout, ils ne nous ont pas tué la nuit dernière et cependant tu n'es pas satisfait. » Je me défendais de mon mieux... Une fois, après un « bonjour » de ce genre, il ajouta pensivement : « Oui, Natalia, nous n'avons qu'un sur-sis. »

Il y a longtemps, en 1928, lorsque nous fûmes exilés à Aïma Ata ou l'inconnu nous attendait, nous eûmes une nuit une conversation dans le compartiment du train qui nous emmenait en exil... Nous ne pouvions dormir, après le tumulte des dernières semaines et particulièrement des derniers jours à Moscou. En dépit de notre fatigue extrême, l'excitation nerveuse persistait. Je me rappelle que Lev Davidovitch me dit alors : « C'est mieux ainsi (l'exil). Cela ne me dirait rien de mourir dans un lit au Kremlin. »

Mais ce matin là il était loin de telles pensées. Le fait d'être physiquement d'aplomb faisait qu'il se préparait à une journée de travail « tout à fait bonne ».

Il sortit d'un pas ferme dans le patio pour nourrir ses lapins après avoir fait une rapide toilette et s'être habillé prestement. Lorsque sa santé était faible, nourrir les lapins était pour lui une véritable corvée ; mais il ne le faisait pas moins, ayant pitié pour ces petits animaux. Il lui était difficile de le faire comme il le désirait selon son habitude, avec soin. D'autre part, il devait se tenir sur ses gardes ; il devait conserver ses forces pour un autre genre de travail : le travail à son bureau. Prendre soin des animaux, nettoyer leurs cages, etc., était pour lui un relâchement et une distraction, mais, d'un autre côté, c'était une source de fatigue ; et ceci en retour se reflétait sur ses possibilités de travail. Il se consacrait entièrement à chaque chose qu'il entreprenait, indépendamment de la tâche elle-même.

La voie de la facilité, de la laisser-aller, les manières semi-indifférentes lui étaient choses inconnues. C'est pourquoi rien ne le fatiguait plus que les conversations à bâtons rompus. Mais avec quel enthousiasme il ramassait des cactus pour les replanter dans notre jardin. Il se donnait corps et âme à son

travail, étant le premier à la tâche et cessant le travail le dernier. Pas un seul des jeunes gens qui l'accompagnaient dans les promenades à la campagne et qui travaillaient avec lui en dehors de la maison ne pouvait suivre son train ; ils se fatiguaient plus vite que lui et s'effondraient les uns après les autres. Mais lui, il était infatigable. Le regardant faire, j'en étais souvent émerveillée. D'où tirait-il cette énergie, cette endurance physique ? Ni la chaleur intolérable du soleil, ni les ascensions, ni les descentes, chargé de cactus lourds comme du plomb, ne le gênaient. Il était hypnotisé par l'accomplissement de la tâche entreprise. Il trouvait le repos en changeant de tâche. Cela lui fournissait aussi un répit devant les coups qui s'abattaient sur lui. Plus les coups étaient écrasants, plus il oubliait par une recrudescence de travail.

mencrai à travailler en forme, m'assura. Après une brève à son bureau, qui notes concernant l'Il était toujours pl je me sentais plus vitch se plaignait d

par

d'une fatigue nerve succombait parfois. tait que passer, niers temps, il sen que jamais auparavant semblait marquer d'une amélioration Il avait aussi meil à autre, j'entr'ouvri la pour ne pas le d ns sa position h sen bureau la plus r'appelez d'une phr de plus, la dernière

A cinq heures n semble, comme à l' res vingt, peut-être mi j'allais sur le l d'ns le patio supri pin ouverte. Il étai les animaux. Auprè figure non familièr qu'il enleva son vers le balcon que « Jacson ».

— Le voilà en ment se fait-il qu si souvent ? me

— J'ai terriblem me donner un ver t-il, en me saluan

— Peut-être vo de thé ?

— Non, non. J et je sens que mon répondit-il en mon la m'étouffe ». Son Son allure général très nerveux.

— Pourquoi pou et un pardessus ? daît sur son bras l le long de son cor leil aujourd'hui.

— Oui, mais cel va pleuvoir.

Je faillis répon il ne pleuvrait p question sa vanta laquelle il ne porta et de pardessus, m vais temps, mais j quelque sorte et la tion. Au lieu de ce

— Comment va

Il parut ne pas l'avais troublé p dentes au sujet d son chapeau. Et d'émoussé dans se extrêmement nerve me s'il se réveilla meil, il me répond via ?... » Et se indifféremment : bien ».

Il comença à ret dovitch et les cab demandai, au mon « Est-ce que votr

— Oui, il est pr

— Est-il tapé à D'un mouvement et continuant à p manteau dans la d cousus, comme on un pic et une dag pages tapées à la montrer.

— Il vaut mieu soit pas écrit à la déteste les manus

Deux jours avan et un chapeau, il voir. Je ne le vis par malchance, je son. Mais Lev Da

« Jacson » nous a vait un peu surpris Davidovitch dit ce diquait qu'il ne sur la question, l il sentait qu'il dev entendant quelq chez le personnage

— Il a apporté t